

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

Vol. IV. - Année 1864.

LES

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu'il les ait  
oubliées. ”

CHARLES NODIER.

1<sup>re</sup> Livraison - JANVIER.

## SOMMAIRE

MADÉL, Poésie..... J. C. TACHÉ.  
 SOUVENIRS..... NAPOLEON BOURASSA.

QUÉBEC

BROUSSÉAU FRÈRES, ÉDITEURS,

7, Rue Buade, Haute-Ville.

1864.

Brou

*Ch. Nodier*

LES

SOIREEES CANADIENNES,

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

---

QUEBEC—BROSSEAU & FRERES EDITEURS.

---

LES  
SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses  
histoires, du peu, de avant qu’ils les aient  
oubliées.”

CHARLES NODIER.

~~~~~  
QUATRIEME ANNEE.  
~~~~~

QUÉBEC:  
BROUSSEAU FRÈRES, ÉDITEURS,  
RUE BUADE, HAUTE-VILLE.

—  
1864.

LES

SOIREEES CANADIENNES,

Recueil de Littérature Nationale.

—•••••

MADEL.

—  
ÉLÉGIE VILLAGEOISE.  
—

Dans les champs qui chez nous bordent le cimetière,  
Souvent on voit errer la pauvre Madelon :  
Elle cueille des fleurs, pour orner une bière  
Qui dans le froid sépulcre entraîna sa raison.

Mais elle a conservé son grand œil noir qui brille  
Et de ses beaux cheveux le massif ondoyant :  
Sa voix est toujours douce, et sa taille gentille  
Se balance dans l'air comme un saule pliant !

Quand on l'entend chanter à travers la prairie,  
Tout chacun qui chemine arrête pour la voir  
Et, la suivant des yeux, on dit :—qu'elle est jolie !  
Dans son esprit, hélas ! fera-t-il toujours soir ?

Lorsqu'elle était petite,  
A la maison qu'habite  
Sa pauvre mère en pleurs,  
On eut dit que la fortune  
Avait à Madel la brune  
Promis toutes ses faveurs.

Et puis quand vint l'adolescence  
Succéder aux jours de l'enfance,  
Que ses parents étaient joyeux !  
Autant que belle elle était bonne :  
Oh ! que de fois à la Madone  
Nous l'avons vu faire des vœux !

Soudain, en son âme,  
Une douce flamme  
Répand la langueur :  
Gloire du village,  
Paul si beau si sage  
A touché son cœur

Bientôt brilla de l'hyménée  
L'heure si chère à des amants :  
    Heureux instants,  
    Sainte journée,  
Témoins bénis des doux serments !

Chacun disait dans son langage,  
Du couple uni devant l'autel :  
--De qualités quel assemblage !  
C'est un contrat écrit au Ciel.

De leurs amours, succès étrange,  
Nul être ne se fit jaloux :  
Il semblait que, dit par un ange,  
Pareil décret plaisait à tous.

Bien du monde était à l'église ;  
Car ce fut jour de grand émoi,  
Où le promis et la promise  
S'étaient venu donner leur foi.

Pour aller du marié trouver la maisonnette  
    Il fallait passer l'eau :  
Le suivant et Madel, Paul et la bachelette  
    Occupaient un bateau.

On voyait de partout flotter sur la rivière  
    Des canots pavoisés :  
Chansons de batelier, refrains de batelière  
    Fêtaient les épousés.

C'était trop de bonheur ! Dans sa course joyeuse,  
Un bateau chavira.  
De tous les villageois la troupe généreuse  
Vite au secours vola.

On s'empresse : un, deux, trois sont retirés de l'onde ;  
Mais l'autre a disparu.  
Une âme des vivants vient de quitter le monde ;  
Le bon Paul a vécu !

Dans le cristal de l'eau, dans le courant qui coule,  
Madel fixa les yeux . . . .  
Puis dit, en regardant étrangement la foule :  
—Que mon Paul est heureux !

Vers un monde meilleur, de la chère innocente  
L'esprit s'est envolé,  
Sans chagrins désormais, de son Paul elle chante  
Le bonheur révélé.

A quelques jours de là, le funèbre cortège  
Conduisait un cercueil :  
Dans ses habits de noce aussi blancs que la neige,  
Madel suivait le deuil.

Elle semait des fleurs sur le drap mortuaire  
Qui couvrait ses amours.  
Mon Dieu ! Qu'elle était belle, en portant Paul en terre  
Dans ses chastes atours !

A peine d'ici bas, depuis, dans la chapelle,  
Ou dans le lieu de paix,  
Chaque jour elle vient, dispose et renouvelle  
Les bouquets qu'elle a faits !

Dans les champs qui chez nous bordent le cimetière,  
Souvent on voit errer la pauvre Madelon :  
Elle cueille des fleurs pour orner une bière  
Qui, dans le froid sépulchre, entraîna sa raison !

J. C. TACHÉ.



## SOUVENIRS DE VOYAGE. (\*)

ENVOI.

---

Mon cher ami,

Je me rappelle bien que vous aviez su m'intéresser à l'entreprise des *Soirées Canadiennes* ; votre projet au simple énoncé provoquait des sympathies, et les noms qui l'entouraient de leur réputation communiquaient la confiance : mais je ne sais plus quels moyens vous avez pris pour me lier à cette publication, comme *contributeur*. Seulement je suis persuadé que ces moyens devaient-être honnêtes. . . . et comme vous m'avez toujours témoigné une bienveillance dont je suis flatté, je ne puis pas vous faire de reproches ; en me rappelant les rapports agréables que nous avons eus ensemble par le passé, j'accepte plus volontiers des

---

(\*) Le travail est adressé à l'un des collaborateurs des "*Soirées Canadiennes*."

engagements qui doivent en créer de nouveaux entre nous.

Cependant, aujourd'hui qu'il faut songer à remplir ces engagements, et que, après deux ans écoulés, je me retrouve comme le *Napoléon* de Lamartine, "seul avec ma pensée," je sens que la situation où nous sommes, lecteurs, vous et moi, est vraiment bien critique. Ne pas écrire.... Mais j'ai consenti à le faire, et vous avez garanti à vos abonnés l'accomplissement de cette promesse. Et les abonnés!... y a-t-il des êtres plus exigeant, plus impitoyables, quand ils payent leur souscription!... Le plus convenable et le plus sûr est donc de s'exécuter : Si les lecteurs se trouvent volés, ils auront peut-être raison, mais nos consciences, seront au moins pures de ce crime.

Au reste, lira qui voudra ou qui pourra ; et puis, quelquefois un livre est un ami de votre repos.... Il est vrai que ces amis sont devenus si nombreux que j'ose à peine espérer d'être pris comme spécifique dans les insomnies chroniques. Je puis pourtant citer un fait qui inspirera une grande confiance à vos lecteurs dans la vertu toute spéciale de mes écrits.

Je lisais un jour quelques pages que je destinais au public à une personne de goût, dont j'estime particulièrement le jugement en littérature. Imaginez ma satisfaction quand, au milieu de ma lecture, je m'aperçus que mon bienveillant auditoire avait pris un de ces mouvements d'oscillations variées que retien-

ment quelques fois les navires en panne, sous l'influence de quelque brise vague égarée dans le calme de l'océan. Comme je ne tenais pas à découvrir après coup *les lois de la gravitation*, je toussai quelque peu, pour remettre mon juge dans *celles de l'équilibre*. Quant au jugement que j'attendais sur mon écrit, je crus que celui que j'avais obtenu, si naturellement et avec si peu d'effort, était le plus sincère et le plus vrai ; et je ne me rendis pas importun pour en avoir un autre.

Voilà donc un certificat *que je pourrais faire signer si vous l'exigez* ; voici maintenant les genres de remèdes que je puis mettre à la disposition des abonnés des *Soirées* ; je les leur livre humblement ; et si je ne leur promet pas guérison complète, je désire de tout mon cœur leur procurer au moins du soulagement.

Je vous apporterai donc de temps en temps, à des époques *non précises*, quelques pages prises çà et là, dans ma bibliothèque intime, surtout à l'endroit de mes souvenirs. Je les choisirai sans trop d'ordre, comme ma main les trouvera, ou telles qu'elles se présenteront avec la date qui les fixe dans ma mémoire. Avant tout, qu'il soit convenu que je ne veux pas faire un livre.

J'ai perdu dans un incendie la trace écrite ou

crayonnée de tout un passé qui m'avait offert en s'écoulant bien des formes variées, bien des images brillantes, bien des impressions délicieuses, le tout embaumé dans ce parfum de jeunesse qui en embellit et en consacre le souvenir. Je vois cette trace s'effacer peu à peu sous les nouvelles impressions de la vie : j'essaierai donc d'en retrouver quelques vestiges plus fortement imprimés. Je chercherai autour de ces jalons fixés sur la route franchie et que l'on ne peut plus perdre de vue, quelques-uns de ces petits sentiers isolés et fleuris où se sont plû mes sens et mes imaginations, quelques-unes de ces plaines immenses qui ont dévoilé à mes regards tant d'horizons infinis et tant d'aspects divers, enfin quelques-unes de ces solitudes fertiles où j'ai trouvé, dans les choses les plus petites et les plus simples, la révélation de beaucoup de grandes vérités ; et où j'ai souvent conçu l'idée de la beauté et de la sagesse, sans pourtant en montrer davantage dans mes œuvres et dans mes discours.

Malgré tout, je doute que tout cela puisse intéresser des lecteurs même bienveillants, surtout s'ils ont beaucoup lu ; mais tant qu'à leur donner de l'ennui (puisque j'y suis condamné), je ne vois pas pourquoi je me ferais une tâche d'Hercule, quand je puis probablement obtenir le même résultat par des moyens plus faciles. Or il est doux de se souvenir :

le livre du passé a coûté peu de travail, et il est commode à feuilleter puisqu'il est toujours sous notre main : j'éprouverai donc du plaisir et plus d'aise à retourner ces feuillets qui se sont fermés sur chacun de nos jours écoulés. Les uns m'attireront par un tableau de mœurs, les autres par une de ces grandes toiles de maître que j'ai pu contempler ; quelques-uns par des monuments célèbres, par des ruines, par un site pittoresque, par l'aspect d'une ville charmante ; d'autres m'apporteront les traits d'une figure célèbre, ou les silhouettes plus humbles mais non moins chères de figures intimes.

Aujourd'hui je vous raconterai le simple récit de mon départ de Rome.

Après avoir fait une étude rapide de la campagne qui environne cette grande ville, je vous ferai faire une excursion à travers une partie des états de l'Eglise. Toute cette narration anecdotique et descriptive peut s'intituler :

## DE ROME A PEROUSE

PAR LA VOIE DE VITERBE.

---

## I

## AVANT DE PARTIR.

Vers le milieu de l'été de 1855, nous étions réunis une quinzaine dans une auberge située non loin du bureau des Postes, à Rome. Il y avait parmi nous des Français, des Belges, des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Suédois, des Américains, aussi un Savoisien, que nous appellions quelquefois *Savoyard* par mégarde, oubliant qu'il n'y a de Savoyard qu'à Paris, où l'on trouve de tout. Tous ces sujets de pays divers, qui étaient venus se toucher la main sur ce point du globe par un besoin ou par un hasard de leur existence, avaient des titres et des occupations aussi différents que l'était leur langage : quatre ou cinq étaient peintres de *genre* ou d'histoire, les mystiques étaient mêlés aux profanes. On comptait un sculpteur et un architecte, un homme de lettres, un musicien de *l'Ordre de Grégoire le Grand*, deux journalistes correspondants, un capitaine de la garnison française, un rentier *seulement* et un Napolitain qui faisait à peu près rien, comme beaucoup de ses compatriotes. Assis tous ensemble autour d'une table commune dans le meilleur esprit de famille possible, nous attendions le départ d'une diligence.

Rome est à tous les titres la capitale du monde

chrétien. Elle n'est pas tellement le centre d'une nationalité particulière, pour que les sujets d'autres origines s'y trouvent entièrement négligés ou noyés. A cause des rapports intimes et nécessaires de son gouvernement avec les peuples catholiques, chaque catholique y arrive avec des privilèges et des droits respectables, qui lui donnent lieu de croire que, hors de sa patrie, c'est à Rome où il est le plus chez lui, il en était encore ainsi quand j'y séjournai. Cette ville doit tout aux étrangers, ses trésors de science, ses richesses, ses splendeurs, ses chefs-d'œuvre incomparables ; elle leur doit presque tous ses enfants de génie. L'univers l'a doté de tout cela à cause du Pontife souverain qui est son roi. Et aujourd'hui encore, ce sont les étrangers qui lui apportent sa vie de chaque jour. Le grand nombre de ceux que leur goût, l'intérêt de leurs études, leur richesse ou les munificences de leur gouvernement y attirent, font une partie importante de sa population et de son revenu. Nous sommes donc désirés et respectés à Rome, et quand nous y arrivons, il semble que nous venions nous asseoir à une table de famille, chez notre tenancier avec cette petite différence cependant, que nous en payons bien les frais.

Mais pour ceux qui aiment et qui cultivent les lettres et les arts, Rome est encore plus particulièrement une patrie commune. Les liens qui naissent des mêmes goûts, des mêmes besoins et des mêmes habitudes, font de tous ces types de races antipathiques où en état de guerre, un petit peuple étroitement

ami. Si bien que lorsqu'on s'entre-déchire, lorsqu'on se baigne dans le sang, sous les murs de Sébastopol ou dans les champs de Magenta, l'on voit des Russes, des Français, des Anglais et des Autrichiens s'embrasser étroitement sur les bords du Tibre, en se disant au revoir. . . . La diplomatie n'est pour rien dans ces charmants rapports internationaux. Et, malgré que, pour des raisons d'état, les grands gouvernements croient pouvoir se jeter des mensonges énormes, jusqu'au-delà des latitudes les plus éloignées, par-dessus vingt peuples que l'intelligence et que la morale éclairent ; leurs petits sujets de Rome ne se disent pas moins ouvertement, ce qu'ils pensent, ce qu'ils aiment, ce dont ils ont besoin : Et si jamais ils articulent quelque chose qui ressemble à un mensonge ; c'est quand se quittant, après un séjour de deux ou trois ans et une amitié bien cimentée par des services ou des dévouements réciproques, ils promettent de se revoir à tel endroit du monde, à telle époque de leur vie. . . . Combien y en a-t-il qui se revoient jamais ? . . . .

De tous ceux que je laissai, au banquet d'adieu, à ce jour dont je viens de vous parler (car c'était à mon tour de partir) je n'en ai revu que trois par hasard ; l'un à Venise, l'autre à Paris, et le troisième à Londres.

## II

## EN DILIGENCE.

La diligence étant prête, un dernier serrement de main fut échangé, et j'allai prendre place *au coupé*, entre une contadine et une citadine. J'allais me trouver dans l'heureuse nécessité de jouir des charmes de la ville et de la campagne. Malheureusement notre voiture, pauvre véhicule de province, était étroite, et mes voisines ne l'étaient pas, c'était deux de ces importantes matrones comme on en voit beaucoup sur les bords du Tibre, qui nous donnent une bonne idée de ce que devait être les mamans du peuple roi. La villageoise, du reste, me parut immuable dans son immobilité et sa compagne me cacha, probablement, une partie de son art de plaire et d'intéresser, quelle est la femme qui n'en a pas un peu. J'éprouvai donc avec l'une et l'autre beaucoup de gêne intellectuelle et corporelle. Dans l'intérieur proprement dit de la diligence, étaient casées quatre figures quelconques, parmi lesquelles je remarquai un Dominicain et un Franciscain. Ils se mirent à parler tous deux de l'effet délétère que l'usage de la houille avait sur la vigne. . . . Pendant les intervalles de cette conversation, les deux autres, qui étaient paysans sans doute, donnaient leur approbation, comme un bon auditoire ; ajoutant quelques gros

traits à l'adresse des usines et des chemins de fer. Je n'avais jamais entendu dire, avant, que le développement du gaz *acide carbonique* qui a lieu dans la combustion du charbon pouvait injurier le règne végétal, puisqu'il est universellement reconnu que ce gaz est pour les Plantes ce que l'oxygène est pour les poumons : D'ailleurs il n'y avait certainement pas lieu de s'en plaindre dans les Etats Romains, les usines et les chemins de fers ne pouvaient pas, à cette époque, abuser de ce produit mortel ; on ne connaissait qu'un bout de voie ferrée, qui n'était pas encore en opération ; et quoiqu'il y eut çà et là quelques usines pour l'exploitation des métaux et la fabrication du gaz d'éclairage, encore une fois il n'y avait pas là de quoi empoisonner les vignobles de l'Etat Romain.

Les deux moines n'étaient pas les seuls en Italie à partager ce préjugé contre l'usage du charbon de terre, et c'est la raison qui me fait mentionner ici leur conversation. Dans une commune de Toscane, une troupe nombreuse de paysans s'était mise un jour à détruire une voie ferrée que l'on était à construire. Ces braves gens étaient exaspérés, parce qu'ils avaient perdu cette année là toute leur récolte de raisin ; et il fallut une force armée pour les contenir après ce premier excès.

Vous connaissez maintenant, autant que moi-même mes compagnons de voyage. J'étais venu seul de

ma connaissance prendre place au milieu d'eux, je sentis le besoin de rester dans cette solitude ; je venais de briser bien des affections, et toute séparation pénible entraîne son temps de veuvage et de deuil. Je m'entourai donc de silence, je fermai mes yeux et mes oreilles à tout ce qui pouvait me distraire, et je pensai à tout ce que je laissais derrière moi. . . . Le temps d'ailleurs n'était pas favorable aux jouissances de la vue. Un brouillard épais s'étendait sur toute la campagne et voilait à mes yeux ces beaux horizons, ces grandes solitudes peuplées de souvenirs et de ruines, que j'avais si souvent contemplées et parcourues. J'aurais aimé à les voir lentement disparaître, à attacher dessus encore un regard, pour en garder une suprême impression, et leur laisser un dernier souvenir. . . . Rome disparaissait devant moi avant que je l'eusse quittée. On ne peut pas imaginer tout le charme qu'offre cette ville aux yeux de tout homme, ne serait-il que faiblement organisé pour sentir le beau, tout ce que l'on y voit, tout ce qui l'entoure contribue à aggrandir et à développer la pensée. Les nobles ruines qui la glorifient encore, les précieux souvenirs attachés à tous ses sanctuaires, les merveilles que le 16<sup>me</sup> siècle y a laissées, les chefs-d'œuvres de ses musées d'antiques ; puis la variété de ses aspects, la jouissance des effets de son soleil, la grave simplicité de son paysage, la beauté de la population, le pittoresque des costumes populaires, la naïveté des fêtes et de certaines coutumes surannées ; tout cela forme une source infinie d'études, d'impres-

sions favorables, de méditations que féconde encore une vie coulée dans le calme, et l'enseignement des grandes écoles d'art que les gouvernements étrangers y entretiennent. Rome est un but où aspirent tous ceux qui ont lu quelques pages de Tacite et de Titelive, tous les catholiques sincères qui se rappellent les combats des premiers chrétiens et qui tiennent encore à l'unité catholique ; mais pour les artistes Rome c'est la patrie de l'imagination, et le foyer du sublime.

Tous les plus grands noms, depuis ceux de Michel-Ange et de Raphaël, qui ont marqué quelques époques de l'art, sont restés liés à celui de la ville éternelle : Nicolas Poussin après y avoir passé une partie de sa vie voulut y terminer ses jours ; Claude Lorrain n'a jamais voulu emprunter à d'autres lieux les sujets de ses tableaux *lumineux* ; Canova et Thornwaldsen ont laissé au capitol et au Vatican des témoignages de leur constant attachement pour le berceau des arts. Ingres, Horace Vernet comptent parmi leurs belles années celles qu'ils ont passées à la Villa Médici. J'ai visité à Rome quelque centaines d'artistes étrangers, qui ont des réputations européennes ; ils ont habitué leurs compatriotes à venir y chercher leurs œuvres. Cornelius va y méditer ses plus vastes compositions et Overbeck, après y avoir passé la partie de sa vie la plus fructueuse, y attend tranquillement la vieillesse, dans une solitude près de Ste. Marie Majeure. Là il n'est troublé dans ces douces inspirations que par le concours de ses

admirateurs de tous les pays, qu'il éclaire de ses conseils et dont il réchauffe la foi et le sentiment artistique, par ses œuvres suaves, son extérieur modeste, et ses discours austères, comme ceux d'un philosophe, c'est le patriarce vivant de l'art Mystique. J'avais habité cette grande ville pendant près de vingt mois et à l'heure où je m'en éloignai pour toujours, il me sembla que je n'y étais resté qu'un instant. Je me demandais : qu'ai-je vu ?.. que me restera-t-il de cette multitude d'objets aperçus en courant dans ce monde de choses intéressantes ? Peut-être que le seul regret d'en avoir si peu joui et si peu profité. Je commençais à découvrir, ce qu'il m'aurait été utile d'apprendre ; et partir !.. Laisser la tâche au début, l'œuvre à l'ébauche. . . Cependant quelques raisons impérieuses me commandaient, j'obéis. Avec quels besoins, avec quels penchans contradictoires l'homme a été jeté sur cette terre ? N'existe-t-il pas un tiraillement continuel entre la pensée qui désire, qui entraîne et le cœur qui veut s'arrêter et revenir. . . . souvent quand une de ces parties de nous mêmes commence à vivre, l'autre se sent mourir. . . . Il y avait déjà longtemps que j'étais abandonné à ces réflexions, allant tour à tour des tristesses de l'adieu aux espérances du retour : déchirant ou embaumant mon âme entre ces deux émotions, comme un enfant qui s'aventure dans une haie de rosiers, quand je m'aperçus que j'étais déjà bien loin des bords du Tibre, et que la nuit s'était mêlée aux brouillards qui nous enveloppaient déjà.

Puisque nous y sommes, parlons de la campagne romaine.

### III

#### LA CAMPAGNE ROMAINE.

Par quelque porte que l'on sorte de la ville éternelle, on tombe dans le désert ; de quelque côté que se dirige le regard, il n'est arrêté que par un cordon de montagnes blanches, du côté de la Sabine, sur lequel se détachent quelques ruines et un ou deux groupes de pins parasols : partout ailleurs il plonge dans les profondeurs du ciel d'Italie, au-dessus d'un horizon aplani et fondu dans l'azur de la mer.

Malgré l'importance des villas *Borghèse*, *Pamphili-Doria* et *Albani*, elles ne sont que des points verdoyants, des oasis charmants, disseminés autour de la vaste enceinte murée, qui ne font que mieux mettre en évidence cette triste solitude, où les vivants sont rares comme au cimetière. Cette plaine est immobile dans sa physionomie ; les saisons passent dessus sans y laisser leurs fleurs, leurs moissons ou leurs frimats ; Deux choses seulement s'y succèdent chaque année, ce sont les torrents de pluies qui l'inondent à l'automne et les torrents de lumière qui la brûlent durant l'été. Vaste sépulture du plus grand peuple de l'antiquité, la

Providence a semblé commander aux peuples modernes de la respecter. Il n'ont pas osé écrire d'autres noms sur ces noms qu'on y trouve gravés ; ni établir des demeures obscures, sur des tombes rayonnantes. Le champ est resté vide, vaste, solitaire, pour que l'œil et la pensée y pussent chercher à loisir, comme dans une page de l'éternité, les traces de l'histoire d'un monde. Du côté des *Portes Majeure* et *St. Laurent*, d'où partaient la belle voie *Laticlavia*, conduisant au *Latium*, commencent ces gigantesques réseaux d'aqueducs, dont quelques-uns abreuvent encore la ville moderne. Ils s'avancent majestueusement sur leurs vastes arcades, en sens divers, vers les Apennins. Dominant d'abord la plaine, ils s'abaissent sur des amas de sables entassés par le temps, puis ils se relèvent encore pour retomber plus loin, dans des monceaux de ruines. L'effet que produisent ces vieux restes d'une grande puissance humaine est saisissant. Il nous semble voir l'ombre de ce peuple géant s'avancer sur cette vallée où il sommeille. Et quand on réfléchit que ces aqueducs étaient au nombre de 12, qu'ils se prolongeaient jusqu'à des distances de 40 et 60 milles et que, malgré qu'il n'y en ait aujourd'hui que trois de restaurés, ils suffisent à répandre dans la ville une telle quantité d'eau que toutes les maisons, toutes les cours, toutes les rues, toutes les villas et toutes les places publiques ont des fontaines intarrissables, on a une idée de l'importance des travaux hydrauliques de l'ancienne Rome. La porte que l'on appelle aujourd'hui de *St. Paul* servait autrefois d'entrée à la voie *Ostien-*

*sis*. Cette route étant celle du Port naturel de Rome, e'est par elle que devait s'écouler tout ce que cette ville immense demandait aux étrangers pour sa consommation. C'était l'artère du commerce, le boulevard des grandes affaires : aussi la voie Ostiensis qui pouvait avoir 15 milles de long n'était-elle qu'un faubourg de la Cité impériale. On chercherait en vain aujourd'hui quelques vestiges de toute cette prospérité. En franchissant la porte St. Paul, à part la belle pyramide de Caius Cestius qui s'élève auprès, on ne voit plus que les côteaux et les cavernes de pouzzolane ; et au-delà, les profites de la basilique St. Paul.

Non loin de cette dernière porte, s'ouvre celle de *St. Sébastien* ; elle donne entrée à la Voie-Appienne, dont elle portait autrefois le nom.

Sans être même allé à Rome, chacun connaît quelque chose de la fameuse voie-Appienne. Conduisant à Missène, à Cumes, à Baïa et à toutes ces charmantes résidences du Golfe de Naples, c'était la plus brillante des voies romaines. Elle était bordée dans toute sa longueur de villas, de jardins et de monuments superbes, théâtres, cirques, thermes et tombeaux. C'est par elle que passaient les triomphateurs qui venaient de détruire les vieux empires d'Orient ; c'est par elle qu'arrivaient ces princes et ces ambassadeurs humiliés, ces proconsuls chargés des déponilles et des richesses de l'Asie et de l'Afrique ; c'est par elle que

s'écoulait le flot joyeux de tous ces heureux viveurs qui allaient sous le ciel de Capoue effeuiller les fleurs de leurs années. C'est par elle que s'acheminaient tous ces Orientaux fastueux qui venaient chercher à Rome les délices et les raffinements que cette ville avait aussi conquis sur eux. Les citoyens souverains tenaient sans doute à éblouir les yeux de ces étrangers, par le spectacle anticipé de leur grandeur et de leurs richesses, en érigeant sur cette route des tombeaux à leurs familles : En appercevant ces mausolés, couverts de statues de portraits d'hommes célèbres, d'inscriptions où étaient racontées les actions de chacun d'eux, on devait éprouver encore plus de respects pour les héritiers de tant de gloire, c'était une habitude de distribuer ainsi les monuments funèbres le long des grandes routes, aux abords des villes : on en voit tout autour de Rome et des citées exhumées du territoire de Naples. Mais il semble que la voie appienne ait été choisie de préférence par la haute aristocratie romaine, pour en faire son cimetière. On voit une suite non-interrompue de tombes, sur un espace de 9 milles de long.

Depuis quelques années, surtout, on a travaillé à découvrir l'ancien pavé de cette route et a déblayer toutes les ruines qui la bordent. Et l'on éprouve une accablante impression, quand revenant d'Albano, vers le soir, ou par un beau clair de lune, on s'avance dans le silence du désert, sur ces vieux pavés décousus et usés, où se produisit tant de bruit, où

passèrent tant de choses de la terre ; entre ces deux rangs de tombes vides, ouvertes à tous les vents, où les voleurs et les loups viennent se cacher pour épier leur proie. Beaucoup ne sont plus que des massifs de briques *losangées*, dépouillées de leur revêtement de marbre et de leurs inscriptions ; d'autres, comme celle de Cœcilia Metella, plus solidement construites, ont été converties en forteresses au moyen âge, durant les querelles des Gaëtani, des Save'li, et des Orsini. Sur quelques-unes se sont élevées des petites cabanes en terre cuite, où sont probablement venus habiter quelques gardiens de troupeaux de bœufs. Ils vivaient là tranquilles, suivant leurs bêtes au pâturage, s'entretenant peut-être entre eux, des combats que les chefs du troupeau s'étaient livrés pendant le jour, peu soucieux d'ailleurs de savoir quels noms et quelle poussière ils broyaient sous les clous de leurs chaussures.... Au-dessus de l'une de ces demeures rustiques, ainsi superbement nichées, s'élève un bosquet de chêne ou d'olivier, le bon berger avait voulu se procurer le luxe d'un peu d'ombrage. Dans les routes souterraines les mieux conservées, on a recueilli des urnes cinéraires, et de jolies parquets en mosaïque ; des bas-reliefs, des bronzes, des inscriptions qui rappellent beaucoup de familles déjà connues, et d'autres, dont on ne sait rien, si ce n'est le jour de leur mort, qui se trouve consigné dans leurs épitaphes. Enfin sur la plupart de ces tombes l'herbe des champs a gravi, puis elle a fini par cacher ces lauriers qu'un art flatteur y avait sculpté pour l'éternité.... et la

chèvre vient brouter là-dessus tout aussi à son aise, que sur ces rochers isolés où les bergers allaient graver, dans le secret, le nom de leurs pastourelles.

Malgré qu'il soit regrettable, qu'une aussi vaste proportion du sol soit restée improductive pour les populations environnantes, il faut pourtant admettre que la certitude et l'intérêt historiques auraient grandement perdu si ces populations étaient venues établir là-dessus leur industrie et leurs exploitations. Car sur toutes les couches de cette poussière sont écrits des faits et des souvenirs qui permettent de suivre le progrès du Peuple Roi et de constater les événements de l'histoire. Tous ces travaux d'exécution qui se poursuivent sous la direction d'archéologues distingués auraient été à peu près impossibles, si le terrain eut été recouvert de demeures importantes ou de plantations de luxe ou d'utilité : combien de richesses perdues pour les musées d'objets d'art et les cabinets d'inscriptions ; combien, à une époque où l'on n'y tenait guère, aurait-on détruit ou enseveli de ruines à demi cachées sous le sol, et dont la découverte a mis au jour une quantité de faits, a détruit beaucoup de sottises prétentions modernes, et a confirmé des vérités déguisées ou niées !—Ceci concerne surtout l'histoire de la première église, l'église des catacombes ; car ces souterrains vénérés gisent entièrement sous la campagne de Rome.

Pour vous faire concevoir ce que renferme ces champs, qui semblent vide, je vous dirai quelques faits.

Lors du pillage de l'Italie par les armées de Bonaparte, le prince Borghèse fut forcé de céder sa magnifique collection d'antiques. On lui en paya le prix, plus tard, avec une princesse impériale, qui prouva au propriétaire d'avoir possédé qu'elle valait bien une statue grecque, Canova aidant. (1)

Ce prince qui se distinguait non seulement par sa grande fortune et par l'alliance qu'il venait de contracter, mais encore par une intelligence secondée par l'étude et par l'amour des belles choses, ne considéra pas que l'indemnité qu'il avait reçue pût le payer de la perte de tant de Chefs-d'œuvre, il fit donc aussitôt tout ses efforts pour les remplacer ; et il chargea pour cela des antiquaires de faire pratiquer

---

(1) Je m'aperçois après coup que je suis dans l'erreur, la collection Borghèse n'a pas passé en France, avec tant d'autres objets précieux, lors de la première invasion de l'Italie, mais plus tard, après le mariage de son propriétaire avec la princesse Pauline : ce n'est donc pas le beau modèle de Canova qui a payé les antiques, mais les antiques qui ont payé le modèle. Il y a tout lieu de croire que le prince ne fut pas satisfait du marché : d'abord la belle princesse ne vécut presque pas avec lui ; quand à la collection voici ce qui arriva : l'empereur avait donné à son beau-père, afin de lui forcer plus délicatement la main, des propriétés pour une valeur de 8 millions, prises sur le fond des biens nationaux du Piémont ; mais la restauration vint briser ce contrat, et le pauvre prince vit s'échapper encore ce beau lot, comme il avait vu s'envoler ses belles statues et sa belle femme ! Il demanda alors au gouvernement français de lui rendre sa collection, sans indemnité : on s'y refusa d'abord, puis on lui offrit ses 8 millions en valeur, qu'il fut obligé d'accepter pour ne pas perdre davantage.

des fouilles dans différents endroits de ses villas. Ces recherches furent si fructueuses qu'il put, en réunissant quelques autres objets qu'il gardait dans d'autres palais, former une nouvelle collection aussi considérable et aussi belle que celle qu'il possédait avant. Elle occupe quinze grandes salles, dont la plus vaste a 60 pieds de longueur sur 17 de largeur. Outre plusieurs morceaux d'une grande beauté, un grand nombre de bustes d'hommes célèbres, cette belle galerie renferme plusieurs beaux bronzes, des figures sculptées dans des pierres rares et beaucoup de vases et d'autres objets précieux.

Lorsque j'étais à Rome, je vis creuser les fondations d'un monument destiné à *commémorer* la définition du dogme de l'Immaculé-Conception—Pour asseoir les substructions de monuments importants, il est d'usage dans cette ville de creuser jusqu'à l'ancien pavé, qui se trouve presque partout à 20 et 25 pieds au-dessous du pavé moderne.—Dans l'excavation pratiquée à l'occasion dont je viens de parler, qui pouvait avoir de 18 à 20 pieds quarrés, on retira deux statues, un buste et quelques fragments d'inscriptions, je crois.

Voilà comme ont été formées toutes ces vastes collections que l'on trouve par toute l'Europe. Celle du Vatican est si considérable qu'on ne pourrait pas l'étudier assez, durant un mois de temps, pour en conserver dans sa mémoire une classification lucide. Celle du capitol est presque aussi importante, au moins quant à la beauté de ses chefs-d'œuvre et à

cause de la série des bustes des Philosophes et des Empereurs. Je ne connais pas un palais en Italie qui n'ait son cabinet d'antiques. Ces milles merveilles de la sculpture grecque, dont les noms sont connus de tout le monde, ont été ainsi ensevelies pendant des siècles, puis retirées de sous terre, soit dans l'enceinte de Rome, soit du milieu de ces champs, où furent autrefois les superbes villas de Mécène, de Gordien, d'Adrien, de Cicéron, de Salluste, de Quintilien et de tant d'autres familles célèbres, dont on ne peut concevoir le luxe qu'après avoir visité les résidences des souverains de l'Europe.

On peut retracer aujourd'hui l'histoire de presque toutes les civilisations anciennes, par les ruines et par les objets qu'elles renferment. Celle des Etrusques nous a été entièrement révélée de cette manière. Car les historiens de Rome ne parlent de ce peuple que par incident, et de façon à frapper bien peu notre attention, à côté des grandes œuvres des Romains ; aujourd'hui la physionomie de ce peuple, son culte, son industrie, sa puissance, son gouvernement et même ses mœurs tout nous est à peu près connu ; et nous, hommes du dix-neuvième siècle, nous nous sentons souvent pris d'étonnement, devant les travaux imposants, les objets d'art et les témoignages de sagesse d'une nation contemporaine du siège de Troie, dont le souvenir était presque perdu !

## Les Soirées Canadiennes pour l'année 1864.

---

La règle qui exige de verser à l'avance le montant de la souscription aux "*Soirées Canadiennes*" est invariable et sans exception.

Les livraisons ne sont expédiées qu'à ceux qui ont payé leur abonnement, UNE PIASTRÉ.

Les séries de 1861, 1862 et 1863 sont en vente, brochées ou reliées, à volonté, chez les soussignés.

Des personnes, amies des "*Soirées Canadiennes*," ayant exprimé leur étonnement de ce qu'on ne leur a pas adressé, dès le commencement de l'année et avant la réception du montant de l'abonnement, les livraisons de 1863, nous prenons cette occasion de leur offrir, avec nos remerciements pour leur bienveillante sympathie, l'explication de notre manière d'agir.

Nous avons, à l'exemple des journaux et revues d'Europe, mis pour condition d'abonnement le paiement d'avance ; une pareille règle ne souffre pas d'exception, attendu que l'exception constituerait, en quelque sorte, une injustice envers tous les autres souscripteurs. Nous sommes persuadés que cette simple remarque fera comprendre l'exactitude de notre pratique qui, nouvelle ici, est générale en France et dans tous les grands centres de publicité, où tout le monde s'y soumet avec plaisir dans l'intérêt de tous.

BROUSSEAU FRÈRES,

Québec, Rue Buade, No. 7.

Québec, janvier 1864.